183. Lisieux, Jeudi 28 février 1839, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

3 Fichier(s)

Les mots clés

Autoportrait, Discours du for intérieur, Elections (France), Femme (statut social), Politique, Réseau social et politique

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.

Présentation

Date1839-02-28
GenreCorrespondance
Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)
PublicationLettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1, n°207/228

Information générales

LangueFrançais
Cote501, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 3
Nature du documentLettre autographe
Supportcopie numérisée de microfilm
Localisation du documentArchives Nationales (Paris)
Transcription
183 Lisieux jeudi 28 février

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1685?context=pdf

Malgré mon égoïsme, je regrette que Thiers ne vous ait pas plus amusée. Je ne veux pas que personne vous occupe ; mais qu'on vous amuse, tant qu'on pourra. Moi, je suis très occupé. Je suis curieux de savoir ce que le cabinet aurait fait contre moi s'il avait combattu mon élection. Il est établi qu'il ne la combat point ; il n'a pas de candida t; tous les fonctionnaires votent pour moi. Et tous les jours il arrive ici 800 exemplaires autant que d'électeurs, d'un petit journal intitulé le Bulletin français, et spécialement, exclusivement dévoué à me dire des injures. Il ne se met pas en grands frais d'invention ; il va reprendre dans les anciens journaux depuis 1830, carlistes, républicains, oppositions de toutes sortes, toutes les injures qu'on m'a dites, tous les mensonges, toutes les colères, et il les réimprime. C'est un curieux spectacle que tant d'activité pour rien, et aussi la parfaite indifférence avec laquelle cela est reçu. On s'en étonne et on ne s'en soucie pas du tout. Si toute la France était comme cette province-ci, les 213 reviendraient 300.
Je vais ce matin au Val-Richer. J'y aurai le plaisir d'être seul quelques heures. Après vous, ce que je désire la plus en ce moment, c'est un peu de votre solitude. Depuis quelque temps, ma disposition est assez combattue. Je ne suis point las de la vie active et des affaires ; elles me plaisent toujours ; il me semble même que ce que j'y voudrais faire est à peine commencé. J'ai la tête de la volonté encore très pleines. Pourtant je suis un peu las des hommes ; j'en ai assez de leur conversation de leur figure. Je suis au milieu d'eux comme dans une foule qu'on est pressé de traverser pour rentrer chez soi. Rentrerais-je jamais chez moi ?
Maroto ne me rejoint ni ne m'afflige comme Granville ou Pahlen. Il me prouve que j'ai raison de ne rien attendre de personne en Espagne. On y fera ce qu'on y fait ; on y restera comme on est. Il n'y a là point de vainqueur. C'est parce que nous sommes des Européens que nous nous en étonnons. Il y a un pays dix fois grand comme l'Europe, où les choses se passent et demeurent ainsi depuis des siècles. Ce pays s'appelle l'Asie. Là par exemple, on a bien raison d'être las des hommes. Quoique vous ne sachiez pas le Latin, vous savez que Tacite a dit en parlant des statues de Brutus et de Cassius : « Elles brillaient d'autant plus qu'elles n'y étaient pas." C'est votre condition dans toutes ces conversations, ces correspondances, ces articles de journaux à propos de Prince de Lieven. Laissez- moi vous répéter ce que je vous ai dit. Vous êtes trop fière pour être faible. Et vous n'êtes pas plus fière qu'il ne convient.
On a tort en Belgique d'attendre l'issue de nos élections. Elles n'enverront pas cinq hommes et un caporal dans le Limbourg. Si j'avais eu besoin d'apprendre que ce pays-ci veut la paix, je l'apprendrais au milieu de toutes les oppositions, n'importe laquelle. Il a raison. La guerre pour de grandes raisons, à la bonne heure ; mais la guerre pour des querelles de journalistes ou pour des fantaisies, de gens d'esprit, c'est absurde. Adieu. De loin, je cause avec vous de ce qui ne me fait rien, ou pas grand chose. Voyez à quels scrupules d'exactitude vous m'avez accoutumé. Au fait, vous ne savez pas, personne ne saura jamais combien tout ce qui ne me tient pas au fond du cœur est peu pour moi, et quel abyme il y a en moi entre une chose et toutes les autres. Adieu. Vous ne me donnez pas des nouvelles de votre rhumatisme. A la vérité, il était passé quand je suis parti. Mais il me semble que de ce qui vous touche, rien ne passe. Adieu, Adieu.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 183. Lisieux, Jeudi 28 février 1839, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1839-02-28.
Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1685?context=pdf

Sorbonne nouvelle).
Consulté le 09/08/2025 sur la plate-forme EMAN :
https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1685

Informations éditoriales

Date précise de la lettreJeudi 28 février 1839
DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)
Lieu de destinationParis
DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution – Partage à l'Identique 3.0.
Lieu de rédactionLisieux (France)
Notice créée par Marie Dupond Notice créée le 24/03/2020 Dernière modification le 18/01/2024

Malgré mon égoïsme, je regrette que Thiers ne vous ait pas plus amusée. Je ne veux pas que personne vous occupe ; mais qu'on vous amuse, tant qu'on pourra.

Moi, je suis très occupé. Je suis curieux de savoir ce que le cabinet aurait fait contre moi s'il avait combattu mon élection. Il est établi qu'il ne la combat point ; il n'a pas de candidat ; tous les fonctionnaires votent pour moi. Et tous les jours il arrive ici 800 exemplaires, autant que d'électeurs, d'un petit journal intitulé le Bulletin français, et spécialement, exclusivement dévoué à me dire des injures. Il ne se met pas en grande frais d'invention ; il va reprendre dans les anciens journaux depuis 1830, carlistes, républicains, oppositions de toutes sortes, toutes les injures qu'on m'a dites, tous les mensonges, toutes les colères, et il les réimprime. C'est un curieux spectacle que tant d'activité pour rien, et aussi la parfaite indifférence avec laquelle cela est reçu. On s'en moque, et on ne s'en soucie pas du tout. Si toute la France était comme cette province ci, les 918 réimpressions 300.

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1685?context=pdf

Je vais ce matin au Val-Richer. J'y aurai le plaisir d'être seul quelques heures. Après vous, ce que je désire le plus en ce moment, c'est un peu de votre solitude. Depuis quelque temps, ma disposition est assez combattue. Je ne suis point là, de la vie active et des affaires ; elles me plaisent toujours ; il me semble même que ce que j'y voudrais faire est à peine commencé. J'ai la tête et la volonté encore très-pleines. Pourtant, je suis un peu las des hommes ; j'en ai assez de leur conversation, de leur figure. Je vis au milieu d'eux comme dans une foule qu'on est pressé de traverser pour rentrer chez soi. Rentrerai-je jamais chez moi ?

Madrid ne me réjouit ni ne m'afflige, comme Granville ou Pahlen. Il me prouve que j'ai raison de ne rien attendre de personne en Espagne. On y fera ce qu'on y fait ; on y restera comme on est. Il n'y a là point de vainqueur. C'est parce que nous sommes des Européens que nous nous en étonnons. Il y a un pays dix fois grand comme l'Europe, où les choses se passent et demeurent ainsi depuis des siècles. Ce pays s'appelle l'Asie. Là par exemple, on a bien raison d'être las des hommes.

Quoique vous ne sachiez pas le latin, vous savez que Tacite a dit en parlant des Statues de Brutus et de Cassius : « Elles brillaient d'autant plus qu'elles n'y étaient pas,

Cité votre condition dans toutes les conversations, les correspondances, les articles de journaux à propos du Prince de Lieven, Dailly. Moi vous répéter ce que je vous ai dit. Vous êtes trop fine pour être sotte. Et vous n'êtes pas plus fine qu'il ne convient.

On a tort en Belgique d'attendre l'issue de nos élections. Elles n'enverront pas cinq hommes et un caporal dans le Limbourg. Si j'avais eu besoin d'apprendre que ce pays-ci veut la paix, je l'apprendrais au milieu de toutes les opposition, n'importe laquelle. Il a raison. La guerre pour de grandes raisons, à la bonne heure ; mais la guerre pour des querelles de journalistes ou pour des fantaisies de gens d'esprit, c'est absurde.

Adieu. De loin, je causerai avec vous de ce qui ne me fait rien, ou pas grand'chose. Voyez à quels scrupules d'exactitude vous m'avez accoutumé. Au fait, vous ne savez pas, personne ne saura jamais combien tout ce qui ne me tient pas au fond du cœur est peu pour moi, et quel abyme il y a en moi entre une chose et toutes les autres. Adieu. Vous ne me donnez pas des nouvelles de votre rhumatisme. À la vérité, il était passé quand je suis parti. Mais il me semble que, de ce qui vous touche, rien ne passe. Adieu. Adieu.

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1685?context=pdf